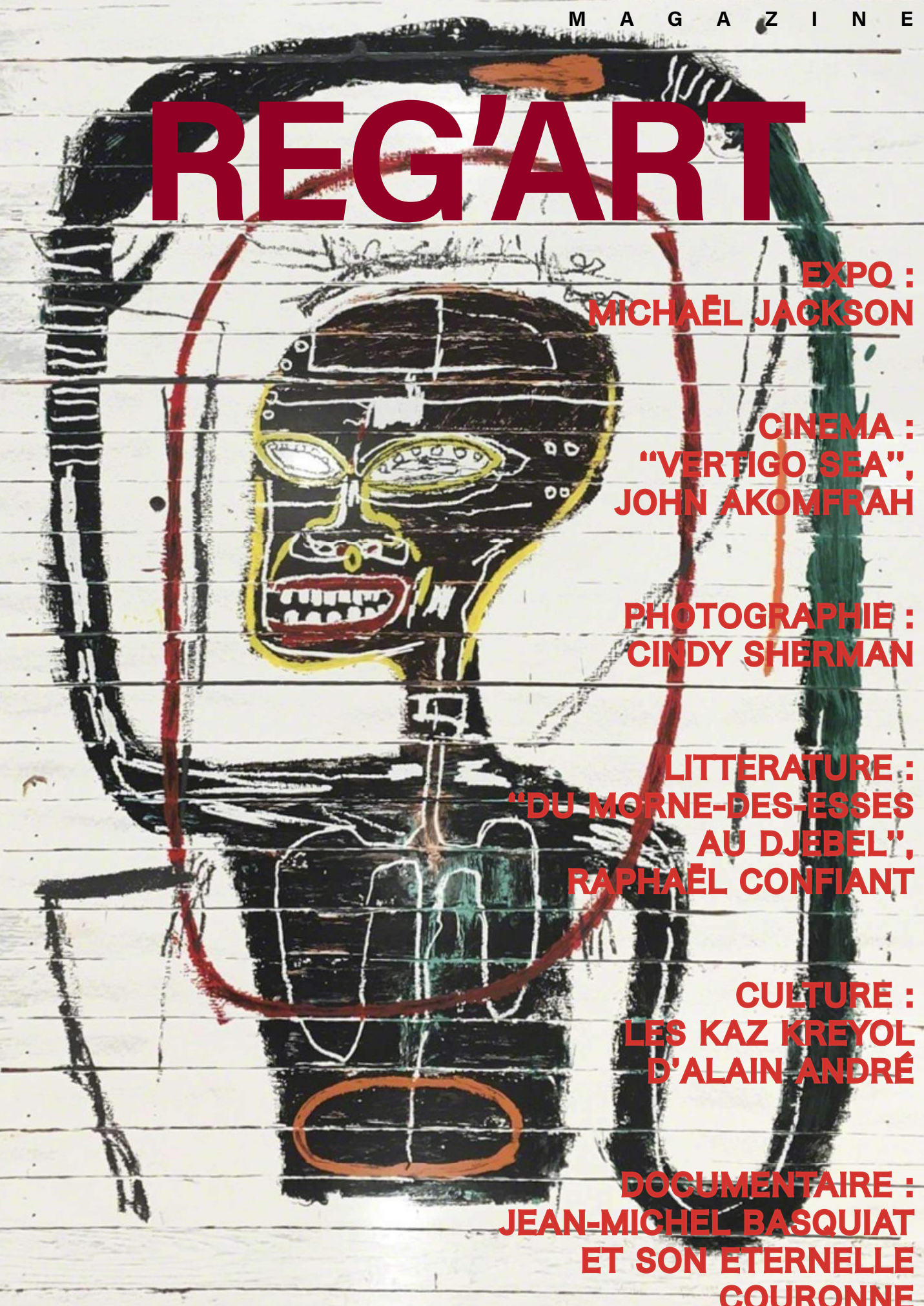


M A G A Z I N E

REG'ART



EXPO :
MICHAËL JACKSON

CINEMA :
"VERTIGO SEA",
JOHN AKOMFRAH

PHOTOGRAPHIE :
CINDY SHERMAN

LITTERATURE :
"DU MORNE-DES-ESSES
AU DJEBEL",
RAPHAËL CONFIANT

CULTURE :
LES KAZ KREYOL
D'ALAIN ANDRÉ

DOCUMENTAIRE :
JEAN-MICHEL BASQUIAT
ET SON ETERNELLE
COURONNE

RAPHAËL CONFIANT : la guerre d'Algérie racontée par des Martiniquais.

NORCA Norah, d'après une interview dans lepoint.fr

La guerre d'Algérie éclate le 1er novembre 1954 et prend fin le 19 mars 1962. Afin de conserver ce qu'il considère sien, l'Etat Français se bat pendant près de 8 années sur le sol Algérien contre le FLN. Dans ses forces militaires, parmi les professionnels et les appelés, une centaine d'hommes Martiniquais.

Dans son roman publié en septembre 2020, *Du Morne-des-Esses au Djebel*, Raphaël Confiand fait justement le récit de la guerre d'Algérie, à travers le vécu de trois des ces militaires Martiniquais. À partir des témoignages de ces hommes, il présente ses résultats de recherches historiques dans un récit.

C'est avec le journaliste Hassina Mechaï que l'auteur discute de son ouvrage.



Le roman suit les mémoires de trois hommes noirs et métissés Martiniquais, trois archétypes bien distincts. Cabont, Martineau, Beraud.

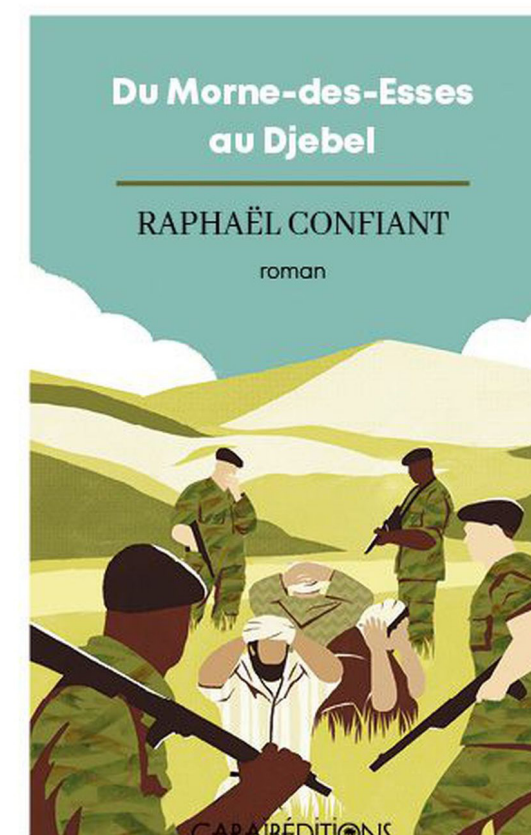
Le premier sert le drapeau Français puis rejoint le belligérant adverse. Le deuxième se bat jusqu'au bout sous l'Etat Français. Et le dernier, déserta pour s'allier au combat Algérien.

Confiand se sert de ces archétypes afin d'illustrer des parcours bien particuliers, comme conséquences enchaînées au contexte d'éducation, familial et au statut social de chacun lorsqu'il était en Martinique. Car, bien qu'issus de

familles aux statures sociales différentes, c'est dans la condition réduite, d'homme de couleur qu'ont vécus Cabont, Martineau et Beraud les violences de la guerre et la violence de la rencontre de l'Autre qui le rejette.

Les décisions de parcours qu'ont pris chacun de ces hommes lors de la guerre sont d'autant plus pertinentes du fait qu'ils connaissent eux aussi la réalité coloniale, de par leurs expériences respectives en Martinique. Eux-même ayant internalisé le concept coloriste. Pour R. Confiand, évoquer ces histoires est aussi l'occasion de rappeler le voile tabou qui couvrait la thématique colonialiste et esclavagiste dans la société Martiniquaise d'une époque où les conséquences de la colonisation étaient pourtant très marquées et évidentes. Alors pour ces trois hommes, faire un parallèle entre leurs expériences en Martinique et en Algérie était inévitable. Dans cette guerre, l'Algérie est bel et bien la victime. Cependant pour l'auteur il n'est pas question de lisser l'image de qui que ce soit. Alors le pays est aussi décrit avec ses relents coloristes et xénophobes. En fin d'interview R. Confiand explicite une idée de son roman : la présence caponne, voire carrément l'absence, de l'Afrique dans l'identité collective Martiniquaise. Parmi toutes les cultures auxquelles les communautés Martiniquaises se rattachent, l'héritage africain n'est pas le plus évoqué. Que ce soit par oubli à force du ringage colonialiste de plusieurs générations, ou par déni dû au colorisme internalisé, Raphaël Confiand tente de remédier à cette occultation de tous les champs d'horizons qui forment en réalité notre identité Martiniquaise.

À partir de vrais témoignages, il a rédigé une sorte de note de restitution d'observations sociologiques avec des phases de cause/conséquence. Et avec cette insistance à tout nuancer, Raphaël Confiand donne envie de lire ces récits de vie.



JEAN-MICHEL BASQUIAT ET SON ÉTERNELLE COURONNE

NORCA Norah, d'après le documentaire Arte *Jean-Michel Basquiat - La rage créative*

C'est d'abord sous le pseudonyme de SAMO qu'il se fait connaître. Ou plutôt que son art se fait connaître. Dans les tréfonds artistiques d'un New-York pré-gentrification, un bourdonnement se fait de plus en plus entendre, tout le monde veut savoir qui est SAMO. Avant même qu'il ne les revendique sous son vrai nom, ses graffitis se font une renommée de la rue aux galeristes et collectionneurs. Samo a de la rage en lui, et il l'exprime. En peignant, en dessinant, en parlant. D'ailleurs «Si on veut connaître Jean-Michel, il faut se tourner vers ses œuvres.» témoigne la sœur de l'artiste dès le début du documentaire.



Dans le film, l'ascension de Jean-Michel Basquiat et de son art conceptuel sont racontées par ceux qui l'ont connus. Ses sœurs, des musiciens, des photographes, des galeristes, chacun ayant été plus ou moins proche de l'artiste. Ils racontent également les rencontres de Basquiat. Notamment, celle avec son plus célèbre ami, acolyte d'un instant, Andy Warhol. Malgré lui, Jean-Michel Basquiat représente un paradoxe récurrent dans l'art. Celui d'être nommé par sa condition d'homme Noir. Victime d'une société biaisée, sa popularité se doit en partie à sa couleur de peau, alors qu'il souhaite être connu surtout comme un grand artiste.



Bien que la syntaxe artistique de l'artiste ne soit pas tant développée dans ce documentaire, il suffit au moins à survoler la courte mais ardente célébrité de Jean-Michel Basquiat.

EXPOSITION MICHAEL JACKSON: TOUS LES PODCASTS

JEAN-ELISMAR Cassandra



À Paris, le Grand Palais consacre une exposition à Michael Jackson du 23 novembre 2018 au 14 février 2019. Un événement qui propose de revenir sur la carrière du Roi de la Pop et sur son influence dans le monde de la musique et de l'art. This is it ! 2018 semble bien être l'année Michael Jackson puisqu'après avoir fait un tour à la National Portrait Gallery de Londres entre juin et octobre, une exposition lui étant consacrée arrive en France, à Paris, et plus précisément au Grand Palais du 23 novembre 2018 au 14 février 2019. Un événement organisé à l'occasion de son anniversaire, puisque le Roi de la Pop aurait fêté ses 60 ans cette année. L'exposition, intitulée Michael Jackson : On the Wall, se concentre sur «l'impact culturel de la personnalité et de l'œuvre de Michael Jackson dans le champ de l'art contemporain des années 80 à aujourd'hui». Un titre en hommage à son cinquième album solo produit par Quincy Jones en 1979, et un angle qui n'a jamais été exploité dans les expositions consacrées à l'artiste. Et une aubaine, puisque le chanteur figure parmi «les personnalités les plus représentées dans les arts visuels».



CINDY SHERMAN ET SES 171 MÉTAMORPHOSES

JEAN-ELISMAR Cassandra

« Photo d'identité ». C'est autour de ce thème central que fut organisée l'exposition « Cindy Sherman », au Musée du Jeu de Paume – Site Concorde, du 16 mai 2006 au 3 septembre 2006. À la fois modèle et photographe, Sherman expose son propre corps, modelé à l'infini, comme base invariante de ses photographies. Support de diverses manipulations et métamorphoses, il est à la base de son entreprise photographique. Il en résulte un ensemble de prises de vues qui sont autant de facettes de la photographe qui la représentent sans pour autant la dévoiler. Toutefois, ce qui nous est donné à voir se situe aux antipodes de l'autoportrait. Les propos de Sherman sur son travail préparatoire aux prises photographiques en témoignent : dans de nombreux entretiens, Sherman explique ainsi que lorsqu'elle aborde cette phase préparatoire, elle se sert d'un miroir placé à côté de l'objectif de son appareil et que c'est au moment où elle ne se reconnaît plus dans le miroir qu'elle prend le cliché. Les identités féminines multiples révélées par ces images visent à mettre en évidence les conventions sociales et culturelles qui ont dérobé aux femmes leur individualité propre : désormais, elles doivent se conformer à une norme.



JOHN AKOMFRAH VERTIGO SEA

JEAN-ELISMAR Cassandra



Œuvre hypnotique, *Vertigo Sea*, de John Akomfrah, est une fresque proprement vertigineuse, à la narration éclatée, où le sublime le dispute à l'effroi. Élaborée à partir de documents d'archives du British Film Institute et de la BBC, lus et rejoués, et de mises en scènes tournées par le réalisateur, l'idée de cette œuvre, présentée pour la première fois à la Biennale de Venise en 2015, a été inspirée à l'artiste plasticien ghanéo-britannique par des images de réfugiés renversés par la mer – la mer, « espace d'amnésie », note-t-il, précisant : « C'est un bon alibi ; on peut jeter par-dessus bord des esclaves ou laisser des migrants mourir. »

Conte visuel et sonore puissant, *Vertigo Sea*, qui se joue sur trois vastes écrans, touche à l'universalité du rapport de forces de l'humanité à l'océan, fait d'attractions, de répulsions et de dominations. Accablant, en constante évolution, plongeant dans des profondeurs insondables, le film déploie, en un même courant profond, les sens physique et intellectuel du « vertige » de la mer, en écho avec le cadre de la Base sous-marine.

LES KAZ KRÉYOL D'ALAIN ANDRÉ

MARIE-LOUISE Jasmine

Parler des Antilles ne se limite pas au cadre exotique et paradisiaque...ni aux cases créoles colorées. Mais la case guadeloupéenne inspire aussi fortement nos artistes.

Alain André nourrit une passion pour l'architecture traditionnelle guadeloupéenne depuis les années 1990. Aujourd'hui, il photographie des maisons d'époque puis les fabrique en version miniature. Âgé de 62 ans, il a démarré par la photo depuis l'âge de 17 ans. Ainsi, il a pu développer son sens de l'observation et de la précision. Il s'inspire de ses propres tirages pour ses cases créoles et a réalisé beaucoup de photos de maisons qui n'existent même plus. Comme une photographie, Alain bâti des oeuvres qui figent le temps.

Artiste autodidacte, ce qu'il ne sait pas faire il va le chercher sur Internet. Il achète rarement et fait de la récupération : boîtes de conserve, métaux récupérés de stores, encombrants sur le bord des routes. Il récupère aussi des chutes dans un magasin de bricolage et se sert dans la poubelle. Une démarche respectable quand on sait que l'on vit dans une société de consommation touchée par des soucis écologiques.



Né à Saint-Claude en Guadeloupe, il a passé son enfance en France avec sa mère, cuisinière dans une famille bourgeoise.

C'est tout de même un véritable amoureux des îles, l'artiste guadeloupéen souhaite valoriser et sensibiliser à la conservation du patrimoine architectural caribéen. Peu de gens sont fiers de vivre dans une case, comme si c'était la preuve d'un statut social honteux. Son travail nous invite à avoir un regard plus bienveillant sur nos habitations. Il reste peu de cases créoles et cette architecture guadeloupéenne raconte l'histoire de l'archipel. Les débuts des habitations étaient construites par des gens qui allaient en forêt chercher du bois et avaient des connaissances techniques pour réaliser leurs cases.

Pendant les cyclones certaines sont parties, beaucoup ont été détruites par le cyclone Hugo en 1989, mais d'autres sont restées.

La case, héritage de l'ère coloniale et la période esclavagiste, perdure encore et les maisons individuelles modernes de l'île s'en inspirent souvent.



Quand on parcourt les communes, il arrive de voir des cases abandonnées. Elles témoignent de par leur état d'un patrimoine qui s'efface peu à peu. Le travail d'Alain est essentiel pour la préservation de notre histoire, mais également pour sa découverte. Il nous rappelle à notre devoir de mémoire envers l'histoire de l'île qui a, elle même, créée notre culture actuelle.

Monsieur André est de ceux

qui ont décidé de faire prendre conscience du péril qui guette une part importante

de l'identité guadeloupéenne

qui a abrité nos aïeux.



DADA

